

dans le désert, cela tient au mouvement général du siècle et à plusieurs autres causes dont voici les principales. La première c'est que l'objet de leurs cours est tout-à-fait placé en dehors de la vie réelle et qu'il est difficile de l'y rattacher par quelque point : la seconde, c'est que nous nous sommes tellement repus de grec et de latin, pendant l'espace de huit ou dix ans, que nous ne concevons pas qu'il nous reste à cet égard quelque chose à apprendre ; la troisième, c'est que les plus belles tirades des auteurs anciens s'associent dans notre esprit avec des circonstances extrêmement prosaïques, pour ne rien dire de plus, et que nous ne pouvons les savourer pures et sans mélange. Imaginez donc le moyen d'être ravi en extase dans ces calmes et riantes campagnes qui s'épanouissent avec tant de fraîcheur sous la plume de Virgile, quand les vers où elles sont décrites vous rappellent incessamment l'écolier pleureur ou l'écolier espiègle qui les récitait autrefois ! Cet écolier-là me gâte vos campagnes et me détruit l'illusion. Ajoutez à cela qu'en pliant forcément l'esprit de l'homme vers certaines études qui lui répugnent au premier âge de la vie, on lui inspire pour elles un dégoût et une horreur dont il revient rarement, et vous comprendrez que Cicéron lui-même apparut-il parmi nous, il aurait de la peine à donner de la vogue à un cours de littérature ancienne.

F.

(*Les cours de MM. François, Eicchoff et Bouillier au prochain numéro*).